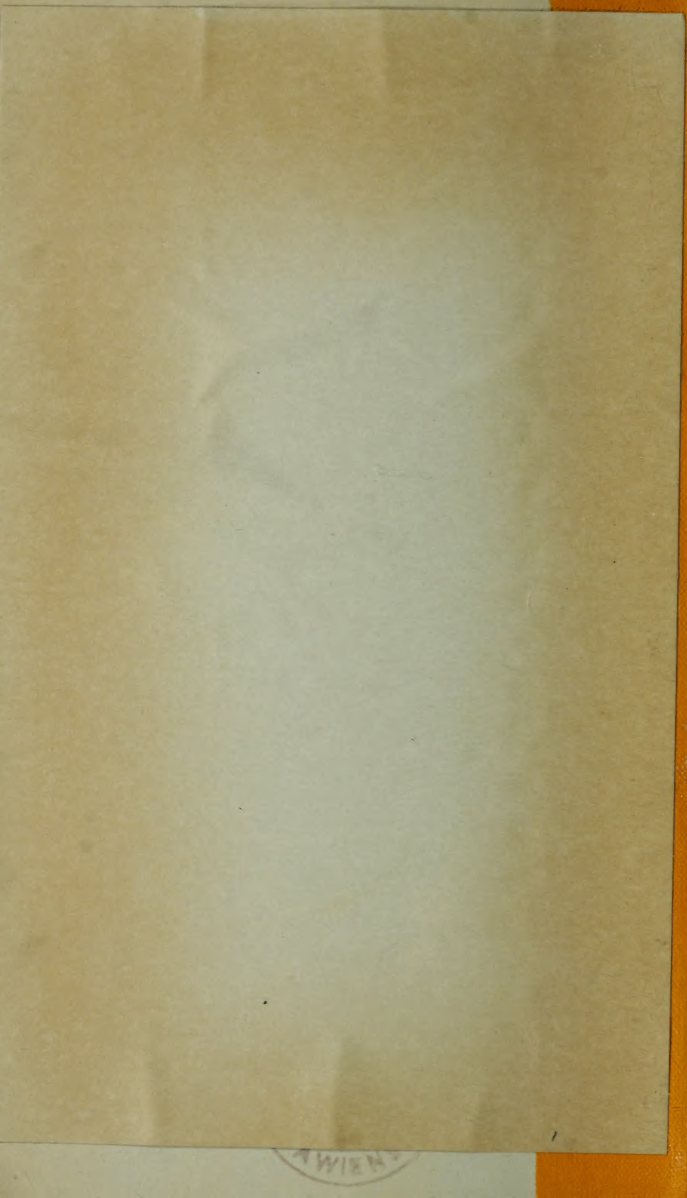




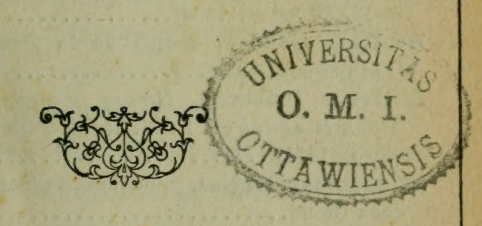
EUGÉNIE DE GUÉRIN

BIOGRAPHIES

EUGÉNIE DE GUÉRIN

PAR

G. MAZE-SENCIER



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1 ET 3, RUE FÉROU. — 6, RUE DU CANIVET
1913

DU MÊME AUTEUR

Les Vies closes, 1 vol. in-12 (Perrin, 1906)... **3 fr. 50**

L'Amélioration du sort des travailleurs, avec préface de M. Gailhard-Bancel, 1 vol. in-12 (Roger Chernovitz, 1906.)................................ **3 francs.**

Les Vies nécessaires, (couronné par l'Académie française), 1 vol. in-12 (Rivière, 1910, 2e édition.. **3 fr. 50**

Sur les Lisières, *(Etudes historiques et littéraires,* 1 vol. in-12. (Rivière, 1909)........................ **3 fr. 50**

Le Rôle social et moral de la Presse, 1 vol. in-12 (Lethielleux, 1911)........................... **1 fr. 50**

L'Erreur Primaire, *Revues pédagogiques et scolaires. Manuels scolaires,* 1 vol. in-12. (Librairie Marcel Rivière, 1911)............................. **3 francs.**

Monopoles et Régies, (questions de sociologie) 1 monogr. chez Bloud................................. **0 fr. 60**

Les Vies Sociales, 1 vol. in-12, librairie Marcel Rivière, **3 fr. 50**

EUGÉNIE DE GUÉRIN

Sans doute, il est trop tard pour parler encor d'elle
Depuis qu'elle n'est plus....

Depuis qu'elle n'est plus, cette Eugénie de Guérin si lointaine, et dont la vie s'écoula sans incident, perdue au fond des provinces, dans un éloignement constant et dans la monotonie des perpétuels recommencements, bien des années ont passé.

Il semblerait que l'oubli eût dû peser à jamais sur la mémoire de cette femme, si oublieuse d'elle-même. Mais par un retour étrange des choses d'ici-bas, l'ombre épaisse, faite de vertu, d'énergie simple et forte, de discrétion dont elle aimait s'entourer, se dissipe tous les jours. Et c'est en pleine lumière maintenant, presque dans un rayon d'apothéose dont sa fierté ombrageuse eût souffert, qu'apparaît Eugénie de Guérin.

Les juges les plus autorisés ont à jamais consacré ses mérites et ses talents littéraires :

ils ont tour à tour, en des portraits divers, dessiné tous les traits de cette très noble physionomie, et vraiment, sur elle, tout a été dit.

Mais comment ne pas évoquer encore cette femme toujours présente, sur laquelle l'effacement de la mort ne pouvait avoir de prise, car durant son passage en ce monde elle a voulu, à l'exclusion de tous les autres, ne connaître que les amours plus forts que la mort, elle a voulu, à l'exclusion de toutes les autres, se dévouer aux seules causes qui, dans leur simplicité et leur modestie mêmes, demeurent pourtant les grandes causes éternelles.

Comment, une fois encore, ne pas demander à cette vie quelques-uns des enseignements qui s'en dégagent et lui donnent, dans la pauvreté des événements apparents qui l'ont occupée, je ne sais quel caractère exemplaire et de perfection accomplie.

Depuis quelque temps d'ailleurs la sympathie se fait plus ardente, plus tenace autour de Maurice et d'Eugénie de Guérin, autour de ce frère et de cette sœur, si vivement épris d'ombre, l'un et l'autre, qui contribuèrent inconsciemment à leur mutuelle apothéose,

et dont le plus doux et le meilleur titre de gloire demeure peut-être dans leur commune parenté et leur commune affection.

La plus douce manière de glorifier l'un est de rappeler qu'il fut le frère d'Eugénie, comme la plus sûre façon d'exalter l'autre est de répéter sans cesse qu'elle fut la sœur de Maurice.

Ces deux natures ombrageuses et délicates, qui avaient au plus haut point la pudeur de leur obscurité volontaire, exerçant lointainement après elles l'attrait irrésistible de leur séduction personnelle, sont exaltées et vantées aujourd'hui, parfois sans retenue; tout ce bruit fait autour de ces deux âmes si attachantes et si volontairement effacées, tout cet éclat, toute cette lumière projetée sur elles les eussent, sans aucun doute, offusquées, comme une indiscrétion, comme une atteinte même à cette pudeur exquise et fière qui, toujours et maintenant encore dans le recul des temps, les nimbe de je ne sais quelle auréole, et donne à la beauté qui les enveloppe l'attrait profond d'un peu de mystère et d'inconnu.

Maurice, surtout, paraît la proie des apolo-

gistes et son génie, maladif et tourmenté, alimente les plus subtiles curiosités.

Eugénie, dont les mérites et les talents littéraires furent consacrés tant de fois par les juges les plus autorisés, semble en possession d'une réputation plus assise. Nous ne viendrons pas discuter et vanter une fois de plus ces qualités qui font d'elle un si parfait écrivain. Mais de l'œuvre et de l'existence de cette femme, des circonstances infiniment simples qui encadrent cette vie, nous chercherons à dégager les pensées qui mettent l'âme en évidence, nous chercherons à surprendre cette flamme intérieure d'une intensité insoupçonnée, nous nous approcherons ainsi du foyer lumineux et brûlant où s'alimentaient à l'insu même d'Eugénie tant de ces facultés et de ces vertus, qui devaient donner à sa vie une importance et une portée vraiment sociales.

La famille et le milieu.

Eugénie naquit en 1805, au Cayla, dans ce petit château du Languedoc que la plume et le cœur d'un jeune homme et d'une vieille

fille allaient rendre désormais célèbre. Le Cayla compte maintenant au nombre de ces demeures consacrées par un passé de souffrance ou de génie et qu'adopte la piété des générations.

Elle fut l'aînée des quatre enfants d'un ménage parfait que la mort allait briser, et dans lequel, toute jeune encore, déjà mère par le sacrifice, elle devait adopter et poursuivre le rôle de la disparue. Quand Mme de Guérin, femme d'une haute vertu et d'une foi inébranlable, s'éteignit, en confiant à cette fille, encore enfant, la mission maternelle que la mort la condamnait à abandonner, par un accord tacite, chacun sembla reconnaître à Eugénie l'autorité et le mérite voulus : elle fut sans cesse la consolatrice et la joie du père, qui transparaît au travers de sa vie de chrétien et d'agriculteur, comme un homme grave et triste, très aimé et respecté des siens, d'une bonté mélancolique et pour qui la vie strictement passée dans le devoir accompli, n'était que l'attente patiente de l'au-delà. M. de Guérin incarne bien le type de ces gentilshommes rivés à un pays et à un sol qu'ils aiment et qu'ils fécondent, poursuivant dans

le respect des populations dont ils sont entourés, respect reconnaissant, affectueux ou hostile, suivant les époques, les meilleures traditions de la race.

Erembert de Guérin, passionné de chasse et de culture, nature droite et simple, dont les jours s'écoulaient dans la monotonie alternante des saisons et des nécessités rurales ; Marie, pieuse et stricte, vouée, comme Marthe dans la maison de Lazare, aux besognes d'intérieur ; Maurice enfin, le dernier né, sur lequel s'étaient posés, avec quelle infinie tristesse, les regards suprêmes de la mère mourante, cet être de tant de faiblesse et de délicatesse, âme aux mille facettes plus changeantes que l'opale, dont sa sœur devait dire un jour, pour marquer leur intime union, qu'ils étaient soudés l'un à l'autre, comme les deux yeux d'un même front, Maurice, dont les premiers pas, l'éducation, la santé, les découragements, les angoisses, dont la vie et la mort et dont enfin la gloire posthume furent pour cette famille l'unique souci, complétaient cet intérieur exemplaire.

Une grand'mère terminant ses jours dans une vieille maison familiale de Cahuzac,

quelques amis d'élection, M. de Bayne et sa fille, cette Louise de Bayne qui, la première, éveilla le cœur de Maurice au sentiment d'amour et lui fit verser ces larmes amères, pieusement recueillies dans la roche d'Onelle, Antoinette de Boisset, Irène Compan, quelques cousins de Gaillac ou d'Alby, quelques ecclésiastiques formaient les relations habituelles des Guérin. Rivés à leur sol provincial, éloignés des grands centres, ils vivaient dans le calme et dans la paix, « dans la paix relative d'ici-bas. »

Les *Lettres* et le *Journal* d'Eugénie, nous permettent de suivre dans une minutie qu'il est significatif d'approfondir, tous les détails de sa vie.

Levée à six heures, elle priait longuement et se rendait le plus souvent à la messe à Andillac. Elle s'occupait ensuite du repas de son père et lui faisait la lecture. Rentrée dans sa chambre, elle poursuivait une lecture pieuse. Elle se livrait à des travaux manuels, surveillait les servantes, dirigeait les travaux du ménage, allait dans le hameau, se mêler à la vie des gens; vers deux heures elle consacrait à la correspondance, à la méditation quel-

ques heures précieuses entre toutes. Tous les trois mois, elle se préparait spécialement à la mort. Les repas, quelques travaux à l'aiguille, la prière en commun avec les domestiques, terminaient ces journées, qui se renouvelaient presque identiques et toujours utiles.

Quels étaient donc les incidents, les occupations et les événements d'une telle vie ?

— La cloche d'Andillac, qui sonnait le glas ou les fêtes et dont les sons remuaient pour elle tout un monde de pensées ; sa fureur contre la chatte grise qui lui enlève un petit pigeon réchauffé avec tendresse ; la contemplation du feu dans lequel elle s'amuse à voir, au milieu de la fantasmagorie du foyer, « les mille petites figures de braise qui vont, qui viennent, grandissent, changent et disparaissent » ; de longues stations dans la cuisine, où elle reste parfois pour surveiller des ouvriers tout le long du jour, les mains aux fourneaux, où elle demeure, en tout cas, le matin, et une partie du soir, « passant la matinée dans la graisse, ouvrant et dépeçant les oies pour faire des confits ». Si, d'aventure, son père, gentilhomme après tout, s'émeut de lui voir descendre un chaudron

du feu, elle pense, dit-elle, à saint Bonaventure qui lavait la vaisselle de son couvent, quand on lui apporta le chapeau de Cardinal, elle pense, elle, la petite-nièce des lointains cardinaux, qu'il faut savoir faire sans dégoût certaines choses comme de se noircir les mains à la cuisine.

Ses occupations, les voilà, multiples et simples telles que les détaille le Journal : ses conversations avec Pierril, l'enfant d'une servante, à qui elle faisait le catéchisme et qui l'amusait par ses questions, ou avec quelques métayers qui lui trouvaient l'air philosophe, ou avec Paul, un de leurs domestiques qu'elle décide à aller se confesser, ce qui lui inspire cette pensée : « Quel bonheur si je pouvais ainsi tous les jours gagner une âme à Dieu » ; l'accueil cordial fait aux mendiants auxquels on sert la soupe chaude ; la récitation de son chapelet ; la confection d'une coiffe pour une petite servante ou une petite voisine ; la mort de la tourterelle blanche ; une lessive de linge blanc étendue sur l'herbe au soleil et qu'elle voyait flotter sur des cordes ; la mort de Trilby, la petite chienne si gentille, qu'elle remplacera

par un jeune pigeon, « car ce pauvre cœur veut toujours quelque chose à aimer » ; la veillée passée quelquefois tout simplement avec les voisines du hameau, avec Romiguières venu s'asseoir à leur feu et qui tout le soir leur parlera ânes et moutons ; l'arrivée de la première bergeronnette, la remarque du jour où la cigale se fait entendre pour la première fois, un instant d'attention accordé au berger qui siffle dans le vallon ou au bouvier qui passe en menant ses charrettes, quelques moments passés avec le petit berger quand au cours d'une promenade elle s'arrête à l'écurie des moutons pour voir un agneau blanc qui vient de naître, ce qui lui fait dire : « J'ai causé quelque temps avec lui, sans m'ennuyer du tout de cette conversation. De combien d'assemblées on n'en dit pas autant. »

Eugénie de Guérin pouvait en toute sincérité écrire à Antoinette de Boisset : « Vous voulez savoir ma vie, ma chère Antoinette, c'est toujours la même, fort occupée à mille riens du ménage, à faire la soupe parfois. Nous sommes avec une cuisinière de 16 ans. Le coin du feu de la cuisine et le parfum des

fourneaux ont bien leur charme. Quoi qu'il en soit, je m'y plais, surtout quand j'ai Pierril pour marmiton. Après dîner ordinairement, je fais visite à des agneaux qui viennent de naître, je leur dis qu'ils sont jolis et de grossir vite, mais cela je le dis seule, et cela n'a pas de moitié son prix : tout plaisir doit être partagé (1). »

Et lorsque lasse de quelques bas tricotés, elle se garnissait une quenouille pour filer avec un petit fuseau :

« Je prends ma quenouille, dit-elle, et au lieu de la femme du XVIIe siècle, je suis la simple fille des champs et cela me fait plaisir, me distrait, me détend l'âme (2.)

« Il y a en moi un côté qui toucheaux classes les plus simples et s'y plaît infiniment. » Et voilà peut-être le secret de tout cet ascendant, le secret de tout le bien fait par elle et du rôle joué par elle.

(1) *Lettres*, p. 62.
(2) *Id.*, p. 169.

La Vie et l'Apostolat.

La vie d'Eugénie de Guérin, c'était le respect volontaire des vieilles traditions et la pratique simple des vieux usages chers au cœur des paysans, usages dont elle nous détaille le charme et la variété, la veillée de Noël et le choix de la bûche, la route faite en commun avec les voisins du hameau pour se rendre à la Messe de Minuit, les feuilles de buis tournées, pour les absents, le jour des Rois, la cuisson des crêpes, la pose de l'âtre nouveau, mis dans le foyer et célébré comme un rite familial, les moments passés sur la terrasse à côté de la pauvre vieille, chantant une complainte lamentable sur quelque antique événement, les visites répétées aux métayers les jours où l'on bat le blé et l'anis, une longue pause faite, assise sur une pierre, au feu des bergers pour écouter leurs récits.

La vie d'Eugénie de Guérin, c'était encore la vie du dimanche passée au village, au presbytère ou à l'église, sur le pas des portes, à

l'entrée des petites maisons rustiques. Elle voyait les uns et les autres, répondait par un bon sourire à la révérence cérémonieuse des femmes, causait avec elles des fruits, du troupeau, du mari, des enfants qu'elle avait grand plaisir à caresser, questionnait les paysans sur leurs bêtes, sur leurs travaux, sur eux-mêmes, peu surprise d'en rencontrer qui ignorent presque leur âge, émue alors, prise de respect devant ces vies de paysans, pauvres vies simples, qui s'en vont comme des ruisseaux, sans savoir depuis quel temps ils coulent (1).

La vie d'Eugénie de Guérin, c'était encore, par les soirs radieux d'hiver, d'admirer la splendeur de certaines nuits étoilées, nuits si douces, si « suaves », inexprimables en beauté, où dans la transparence d'un air embaumé, tout se dessine comme sur un globe de cristal, ou bien, par les jours d'été, de jouir du soleil sur la Côte de Sept-Fons. « C'est un de nos plus beaux plaisirs comme tous ceux qui viennent du ciel. » Que d'instants parfaits écoulés devant cet horizon du Cayla, si joli

(1) *Lettres*, p. 159.

à contempler, « de l'angle occidental de la terrasse »!

Que de joie en regardant « de sa fenêtre tout le vallon où chante le rossignol ! »

Les aspects de la nature incessamment renouvelés et dont elle demeure l'un des peintres les plus achevés, et l'un des observateurs les plus minutieux, l'enchantaient et lui procuraient quelques-unes de ses plus douces joies. « Elle ne passait pas un jour sans faire une infinité de réflexions qui naissent même à la vue de certains objets que le vulgaire regarde d'un œil indifférent, mais devant lesquels la méditation s'arrête et où elle sait trouver un objet intéressant. » Elle eut, comme Maurice, l'intuition profonde de cette nature qui semblait avoir livré à ces deux âmes d'une si merveilleuse sensibilité ses secrets les plus intimes, mais à la différence de Maurice qui puisait dans une telle contemplation, je ne sais quelle maladive et malsaine volûpté, elle semblait à la vue des choses s'épurer plus encore, elle n'y voyait au contraire pour son cœur prédestiné au voisinage de Dieu qu'une occasion nouvelle de s'élever, de se perfectionner davantage.

Suivant une magnifique comparaison de Maurice, « elle habitait la solitude, c'est dire qu'un vaste champ s'offrait à sa pensée dans la contemplation de la nature », préférant au monde où elle se trouvait étrangère et aux salons où l'on danse, la pelouse, les marronniers ou les garennes du Cayla.

La vie d'Eugénie de Guérin, ce furent ses lectures ; lectures de choix, faites à haute voix en famille, lectures sérieuses faites au coin du feu de la cuisine; c'est là, dans le voisinage des serviteurs et des métayers, qu'elle lut Platon et les antiquités de l'Église anglo-saxonne, lectures prédestinées, faites dans le recueillement de sa chambre. Lamartine, Chateaubriand, Fénelon, furent au nombre de ses maîtres et de ses amis. André Chénier la charme, Victor Hugo la stupéfait et la transporte à la fois. « Il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout. »

Avec Molière elle a ri. Saint Augustin, Bossuet et Massillon l'ont instruite et consolée. Leibnitz, dit-elle, l'a enchantée par sa catholicité et les bonnes choses pieuses

qu'elle y trouve. Elle a compris pour des raisons diverses Bernardin de Saint-Pierre, l'éclatant coloriste, et Pascal, « l'étonnant penseur ».

Les lettres de saint Jérôme, de saint Grégoire, de saint Bernard, les poésies de saint Paulin, les écrits de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Gênes, de Louis de Blois, de saint François de Sales, le *Guide du Jeune âge* de M. de Lamennais, « livre que je relis souvent, » dit-elle dans une annotation, attestent le sérieux et la variété de ses lectures. L'arrivée d'un livre nouveau, d'un journal, d'une revue semblent un événement et comptent au nombre des joies désirées du Cayla, et Maurice, dans sa vie de Paris ou de la Chênaie, savait que de toutes ses attentions, la plus appréciée serait encore l'envoi de quelque ouvrage.

« A la campagne on cause avec les livres, on se crée une société de morts et de vivants, qui revient chaque soir, à la même heure, avec les agréments de nouveaux esprits, de nouvelles figures (1). »

(1) *Lettres à Eugénie*, p. 41.

Par goût, Eugénie de Guérin aimait spécialement la lecture de l'histoire; elle la trouvait volontiers la plus instructive de toutes, « par les réflexions qu'elle fait faire sur ce monde et sur l'autre, et en menant la pensée des hommes à Dieu qui les gouverne (1) ».

La poésie et les romans la séduisaient, mais cette femme d'esprit supérieur et de raison droite, qui plus qu'une autre et sans danger, guidée par son ferme bon sens, aurait pu affronter les lectures les plus fantaisistes et peut-être les plus osées, cette femme exerçait elle-même sur le choix de ses lectures le contrôle le plus sévère. Quel que pût être son attrait, quel que pût être son désir de lecture, elle rejetait de propos délibéré tout volume qui eût affaibli en elle ce sens de l'énergie, cet équilibre de volonté, et cette maîtrise de soi qui demeurent encore les meilleures garanties de la perfection morale. Elle allait d'instinct vers tout ce qui porte à l'énergie morale et physique, vers tout ce qui l'entretient et la développe : en toute chose elle se disciplinait.

(1) *Ibid.*

*
* *

La vie d'Eugénie de Guérin ce fut aussi sa vie d'apostolat qui prenait toutes les formes. Elle faisait le catéchisme aux petits enfants des pauvres et les instruisait. « J'aime à ouvrir ces petites intelligences, à voir quels parfums sont renfermés dans ces boutons de fleurs. » Elle apprenait à lire à sa petite écolière Miou, enfant d'intelligence lente et molle « dont elle veut faire une intelligence chrétienne, qui sache pourquoi Dieu l'a mise au monde », elle jouait, à sa façon, dans ces campagnes du Languedoc, « où bien des paysans n'en savent pas plus long que des sauvages, à commencer par sa cuisinière Marianne », elle jouait le rôle de missionnaire, parlant de Dieu et de leur âme aux chemineaux et aux bergers. Elle s'occupait des nécessiteux et des infirmes, soignait les malades et consolait les douleurs dont l'écho venait jusqu'à elle. Elle allait caresser et distraire le petit enfant de la Toinon d'Aurel, dont elle accepte une grosse belle pomme en remerciement des soins donnés ; elle se fait

accueillante et maternelle à l'enfant curieuse qui se glisse dans sa chambre, et au cours de cette visite inattendue interroge sur toute chose, s'intéresse à tout et veut tout savoir, et Eugénie lui donne en passant ce baiser dont elle est si heureuse. « Ils sont doux les baisers d'enfant, il me semble qu'un lis s'est posé sur ma joue. » Elle multiplie ses visites aux malheureux et aux mourants, elle suit avec compassion l'enterrement du brave paysan, le Durel des Mas de Méris, un modèle de paysan, « de ceux qu'on ne peut s'empêcher de saluer comme si on voyait passer la vertu », elle regrette la mort de cette pauvre Annette le Boiteux, « morte, sans y penser, ou plutôt elle y pensait tous les jours », elle pleure « Vialarette la vieille servante, si sûre, si discrète, qui semblait, par sa religion du secret, réaliser le sublime de sa condition ».

Tous ces vieux et tous ces malades, tous ces petits enfants qui se cachaient dans le tablier de leur mère quand passait la demoiselle du Cayla, et qui finalement se jetaient dans ses bras, toutes ces femmes qui lui faisaient la révérence le dimanche à la sortie de la messe d'Andillac, avant de lui conter leurs

misères, et de lui demander ses avis et son appui, tous ces paysans, voisins, métayers ou bergers, qui venaient au Cayla prendre place au plat ou à la bouteille, tous ces pauvres êtres de misère, si rudement courbés par les nécessités de la vie quotidienne ou penchés sans relâche sur le sillon et sur la terre auxquels ils arrachaient le pain de chaque jour, toutes ces créatures de Dieu, en un mot, elle les aimait. Elle ne leur était bonne ni par devoir, ni par condescendance, mais par élan ; et dans une sorte d'instinct spontané et sublime, elle leur donnait son affection vraie. A celui qui lui eût parlé de fraternité et de solidarité, elle eût répondu sans doute comme Henriette des *Femmes Savantes*, qu'elle n'entendait pas le grec et qu'à tous ces grands mots elle opposait la pratique coutumière de la charité, prêchée et vécue par Jésus. Une sorte de tendresse native la poussait vers les misères et les souffrances.

« Mon cœur va tout naturellement vers ceux qui pleurent. »

Son frère Erembert rapporte de la chasse deux cailles vivantes encore et les lui offre de suite « parce qu'elles sont blessées ».

« Le souffrant est pour moi et l'a toujours été, écrit-elle. Etant enfant, je m'emparais de tous les poulets boiteux. Soulager, faire du bien est une jouissance intime, la moelle du cœur d'une femme (1). »

Eugénie de Guérin savait que mieux vaut donner son cœur et son âme que sa pitié, toujours un peu condescendante et où s'accuse la dépendance de celui qui souffre. Le Christ qui était Dieu et qui était le Maître daignait avoir pitié des foules affamées, mais à nous ses enfants, les fils de la famille commune, il ne nous disait pas : « Ayez pitié les uns des autres, » mais bien : « Aimez-vous les uns les autres », et vraiment nulle mieux qu'elle, n'a compris et pratiqué la plus belle, peut-être, de toutes les paroles du Christ.

Eugénie de Guérin possédait aussi de l'apôtre, la divine, la tyrannique passion des âmes qui s'applique à les sauver, à les ramener au bien, au prix de tous les sacrifices, à les aiguiller par tous les moyens vers la vie éternelle.

« Voilà que cette âme m'attriste, écrit-elle

(1) *Journal*, p. 235.

un jour en songeant à un ami, par qui elle souffrait, que son salut m'inquiète. Que je souffrirais le martyre pour lui mériter le ciel ! Mon Dieu, recevez ce que j'en souffre et toutes les douleurs de cette affection. Je voudrais le salut de tous et que tous profitent de la Rédemption qui s'étend à tout le genre humain. Mais le cœur a ses élus, et pour ceux-là on a cent fois plus de désirs et de crainte. Cela n'est pas défendu ; Jésus, n'aviez-vous pas votre Jean bien-aimé dont les apôtres disaient que par amour, vous feriez qu'il ne mourrait pas? Faites qu'ils vivent toujours ceux que j'aime, qu'ils vivent de la vie éternelle. Oh ! c'est pour cela, pas pour ici que je les aime. A peine hélas ! si l'on y voit (1). »

Elle offrait à Dieu toute sa part de bonheur pour la joie des siens. Elle écrivait un jour, en parlant d'une de ses amies : « A présent, elle va offrir sa vie à un couvent, sa vie éprouvée, désembellie, sans plaisir au monde. C'est ainsi que les femmes se consolent, heureuses, bien heureuses que Dieu leur ait fait un bonheur en Lui. »

(1) *Journal*, p. 265.

Parfois, sous le coup d'une tristesse qui ne lui était pas familière, elle enviera par exemple cette compagne, Eugénie Vialar, partie en Afrique pour travailler dans un monastère à sauver l'âme musulmane, elle parlera de la vie religieuse, mais elle songe de suite aux devoirs très précis qui l'entourent, à sa famille, à ce Cayla dont elle disait un jour : « Volontiers, je ferais vœu de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne me plaît comme le chez moi », et la vue très claire de la vie qui est la sienne lui apparaît de suite. Une âme telle que la sienne, appelée par une vocation surnaturelle, eût été incapable d'y demeurer sourde.

*
* *

La vie d'Eugénie de Guérin, ce fut encore cette heure choisie qu'elle dérobait chaque jour aux soins du ménage pour la vivre et la passer dans sa chambre, dans cette chambrette qu'elle aime, « où elle se plaît comme aux plus beaux endroits du monde, toute solitaire qu'elle est ». « C'est que j'en fais ce que je veux, un salon, une église, une acadé-

mie. J'y suis quand je veux avec Lamartine, Chateaubriand, Fénelon, une foule d'esprits m'entoure : ensuite ce sont des saints, sainte Thérèse, saint Louis et une petite image de l'Annonciation. Voilà de quoi me plaire ici et murer ma porte à tout ce qui se vit ailleurs (1). »

Cette heure recueillie, passée dans le travail, la prière et la méditation devient pour Eugénie l'heure féconde de sa vie. Tout le train de ménage, tout le courant d'affaires, emportaient tous ses moments et tout elle-même « hormis le cœur, dit-elle, qui monte dessus et s'en va du côté qu'il aime ». Elle priait, car la prière avait sur elle un merveilleux pouvoir de calme et d'apaisement; quoi qu'il arrive, elle le savait, elle trouvait la paix dans un entretien immédiat avec Dieu. « Il n'y a pas de jour que je sente la puissance de la foi sur mon âme, tantôt pour la calmer, la contenir ou l'élever. »

Elle échangeait avec des amies, une correspondance incessante qui n'était pas le moindre de ses moyens d'influence et d'ascen-

(1) *Journal*, p. 101.

dant. Elle écrivait et recevait un courrier important qu'elle s'occupait à lire et à relire et à classer ensuite dans le portefeuille vert où sont les lettres qu'elle aime et qu'elle conserve.

Dans sa correspondance variée, instructive, elle commentait à sa guise, du fond de son désert, et dans une allure très personnelle, les grands événements qui agitent le monde. Mais si tout l'intéresse, si son intelligence ouverte et accueillante lui fait suivre avec curiosité la marche des choses, elle n'en répète pas moins que sa vie « se plaît toute petite au plus petit endroit possible, là où elle a ses chers vivants et ses chers morts (1) ». Dans ses lettres qui demeureront comme un des beaux exemples de l'amitié humaine, elle apparaît comme l'Amie parfaite. Elle rêve de réunir au Cayla ses amis, le petit nombre de ses élus de cœur dispersés par le monde, distingués par elle et dont elle disait : « Mes choisis ne ressemblent à personne, cherchez-les parmi ceux qu'on voit le moins, parmi les natures rares (2). »

(1) P. 339.
(2) P. 373.

Elle rédigeait à l'intention de son frère ou en souvenir de lui, ce Journal, reliquaire merveilleux où elle enchâssait dans la richesse, la variété et la forme achevée d'un style incomparable, ses pensées, ses élans et ses méditations.

Rentrée chez elle, recueillie et attentive, elle écrivait ce journal qu'elle aimait, qui se rattachait pour elle à une chaîne de joies et de souffrances, à tout un passé, à tout un présent qui constituaient sa vie même. « J'aime de m'arrêter avec mes pensées, de m'incliner pour ainsi dire sur chacune d'elles pour les respirer, pour en jouir avant qu'elles s'évaporent (1). »

Certes dans ce Journal, elle demeure infiniment vraie et sincère pour elle-même qu'un mensonge eût indignée, et vraie pour Dieu. « Quand Dieu ne verrait pas tout, je lui ferais tout voir, je ne saurais me passer de l'approbation divine en ma vie et mes affections, mais peu m'enquiers de celle des hommes, encore moins des femmes. Tout m'est échelle pour le ciel, même ce petit cahier que

(1) *Journal*, p. 33.

j'attache à une pensée céleste. » Mais elle prend soin de nous en avertir.

« Le cœur n'est pas un livre qu'on veuille ouvrir au public (1). » Nous ne trouverons sous sa plume, ni indiscrétion, ni quelques-unes de ces confidences dont la hardiesse inquiète et dont l'intimité engendre le malaise.

Elle demeure toujours « la vierge craintive et d'une ombre offensée », qui refoulera dans son cœur les plaintes inutiles, et dont la pudeur qu'un rien eût effarouchée sort triomphante de tous les aveux et de tous les récits.

Elle écrit avec son cœur qui s'épanche, qui pleure, qui tombe sur le papier, avec ce cœur quelquefois pesant de tristesse, pauvre roseau auquel il faut pour le soutenir d'autres appuis que les roseaux, et tout alors lui devient motif pour confier à ce confident discret et silencieux tant de pensées exquises. Elle se plaisait infiniment dans sa chère solitude car « il y vient des idées qui ne ressemblent à rien du monde (2), inconnues, jolies comme

(1) P. 127.
(2) P. 270.

des fleurs ou des mousses. » Si par hasard feuilletant un livre, elle y retrouve une feuille de rose flétrie, « elle s'apitoie sur les printemps passés, sur les jours et les lieux où cette rose a fleuri, sachant, hélas! que rien ne revient de ces choses perdues. Ce n'est pas un malheur d'être une fleur, sans doute, tout ce qui prend mystère est un charme (1). »

Elle notait ainsi mille petits riens, mais tous ces riens de la vie étaient exprimés par elle de manière exquise avec un art étonnant du coloris, avec des rapprochements inattendus, des considérations profondes. Quatre pas au dehors, une course au soleil à travers champs et dans les bois lui laissaient beaucoup à dire (2). « Une nouvelle, un bruit de vent, un oiseau, un rien me vient au cœur par moment et me ferait écrire des pages. » Parfois au milieu de développements plus prolongés elle écrira quelques pages qui demeurent encore aujourd'hui comme de purs chefs-d'œuvre (3).

(1) P. 305.
(2) P. 304.
(3) Lire notamment le départ pour la messe de Minuit, p. 29. Les pensées que lui inspirent les dernières heures de l'année. 31 décembre 1834.

Dans une pensée touchante, elle avait décidé de léguer à Maurice ce Journal, estimant qu'elle lui laissait ainsi sa meilleure richesse, « des idées, des larmes, des tristesses », c'est-à-dire tout ce dont une noble et grande vie se compose presque toujours. Mais la mort vint briser ce projet et le journal qu'elle écrivait pour son frère, qu'elle poursuit en souvenir de lui, sera continué pourtant, il demeure pour elle comme le témoin, comme le gardien des entretiens d'autrefois, comme le dépositaire des confidences posthumes, faites au frère bien-aimé dont la mort a pu faire un absent, mais dont jamais elle ne peut faire un oublié. « Je l'aime, ce journal, comme on aime une boîte funèbre, un reliquaire où se trouve un cœur mort tout embaumé de sainteté et d'amour. Ainsi ce papier où je te conserve, ami tant aimé, où je te garde un parlant souvenir, où je te retrouverais dans ma vieillesse... si je vieillis (1). »

(1) P. 279.

Eugénie et Maurice.

La vie d'Eugénie de Guérin ce fut encore, ce fut surtout peut-être son frère.

Dans une lettre datée de Paris en 1828, Maurice demandait pour ainsi dire officiellement à sa sœur d'être désormais sa confidente, et de l'aider de ses conseils et de son amitié. On peut dire qu'elle ne faillit jamais à cette tâche. Maurice demandait à Eugénie que leur correspondance devînt la « communication de deux cœurs qui versent mutuellement l'un dans l'autre tous leurs secrets, tous leurs sentiments, ils causeraient d'eux-mêmes, de leur mutuelle amitié, de leurs projets, de leur vie. » Il supposait leurs deux caractères semblables, quand, en réalité, elle lui était très supérieure par l'énergie et la virilité du caractère. Sans doute, ils avaient au plus haut point l'art ou le secret de « sensibiliser », toutes choses, mais quelle dissemblance dans l'impression ressentie qui chez l'une se traduisait en une force nouvelle et qui chez l'autre achevait peu à peu de dé-

tendre tous les ressorts de la volonté et du caractère.

Eugénie, certes, était mélancolique, elle aussi, mais à sa manière. Maurice parle avec admiration de la mélancolie de sa sœur. Mais Eugénie de Guérin dominant sa tristesse, la contrôlant pour ainsi dire, interdit à cette noble et hautaine visiteuse de se transformer jamais en une cause de faiblesse ou de domination ; elle en fit au contraire pour son œuvre et pour elle-même une pourvoyeuse de beauté nouvelle.

Elle demandait à son frère de ne pas s'égarer en de vaines rêveries, de ne pas se laisser entraîner à une imagination romantique. Elle craignait pour lui, car les craignant pour elle-même, elle les avait dominées, « ces délicieuses tristesses qui ont tant de charme pour le cœur », comme elle s'efforçait de le prémunir contre le découragement, « le redoutable découragement » qui retombe sur nous-mêmes comme un poids de glace.

Comme l'écrivait George Sand sur Maurice, « il n'a embrassé que des nuages, et son âme s'est brisée dans cette étreinte au-dessus des forces humaines. » Eugénie, au milieu des

enchantements que la nature lui faisait éprouver, n'embrassait à vrai dire que des réalités, et dans cette étreinte qui souvent la meurtrit et la brise, son âme s'est agrandie et fortifiée.

Elle aima, elle cultiva dans Maurice le cœur, ce cœur d'enfant qui s'ouvrit et s'épanouit aux plus fraîches sensations, dans leurs courses communes, sous les ombrages de Cayla, aux jours de la petite enfance, aux jours un peu inquiets déjà des premières vacances, entre les mois de travail passés à Toulouse ou à Paris, elle aima, elle cultiva en lui ces mélancolies d'adolescent, ces rêveries de poète, ces soifs de tendresse et d'abandon dont les tressaillements le faisaient délicieusement souffrir au jour de sa vingtième année ; ces tristesses augustes et naïves qui ont quelque chose de sacré, car elles sont secrètes et mystérieuses (1) ; elle aima, elle cultiva en lui cette jeunesse inquiète et pensive, cette recherche du bonheur, ce respect et ce culte de l'amitié qui lui firent disperser et dépenser sa vie dans l'attente passionnée d'un succès qui ne vint jamais, dans le désir

(1) *Maurice de Guérin*, LEFRANC.

éperdu d'une paix toujours trop éphémère. Que ce soit en Bretagne, à la Chênaie, chez ce grand et triste Lamennais, si inquiétant déjà, au Val de l'Arguenon, dans cette demeure prédestinée d'Hippolyte de la Morvonnais, à Paris, pendant le court professorat de Stanislas, ou dans cet intérieur trop bruyant de la rue du Cherche-Mídi pour la nature si frissonnante de Maurice, toujours, partout elle le suivait de son affection vigilante, de sa protection tutélaire, sur lesquels à son insu, il s'appuyait avec abandon. Elle aima, elle cultiva surtout en Maurice, l'âme, cette âme qu'elle avait en partie formée, qu'elle s'appliqua si longtemps à préserver, et qu'elle supplia Dieu de sauver à tout prix. Quelle angoisse quand éclata l'orage qui dispersa le cénacle de la Chênaie, quelles inquiétudes, quand, avec ce merveilleux instinct de la tendresse, elle discerna malgré l'éloignement, au travers d'une correspondance réservée sur ce point, une crise de tiédeur religieuse, qui épouvantait sa croyance si calme et si robuste ! Quelle joie, quand à l'époque du mariage, avec la délicieuse indienne, avec cette jolie Caroline de Cauvain,

elle eut l'assurance d'un retour certain aux meilleures pratiques de la foi. « Tout s'arrangeait alors dans les vues éternelles. »

Quelle consolation au milieu d'un chagrin et d'angoisses sans bornes, pendant les mois de souffrance et de maladie avant-coureurs d'une mort si hâtive, de voir Maurice, repris peu à peu par sa foi d'enfant, offrant à Dieu dans le sacrifice complet de sa vie tous ces espoirs qui avaient été si vastes et qui tous avaient été déçus, toutes ses tendresses contenues d'époux marié de la veille, toutes ses affections, toutes ses ambitions de poète et d'écrivain, oubliant tout, effaçant tout, et dont le dernier geste, le dernier sursaut d'énergie humaine furent de presser avec adoration sur une poitrine qui cessait de battre la Croix du Christ Rédempteur.

Mais quelle douleur inconsolée quand mourut ce frère qu'elle aimait d'une tendresse de mère, en qui elle trouvait un si grand bonheur !

« Je suis morte en ta mort, enterrée, ensevelie en toi », écrit-elle. « J'avais tout mis en lui, trop peut-être, Dieu veut qu'ón ne s'appuie pas tant sur la créature, roseau qui casse

sous la main. Dieu soit béni qui dans sa miséricorde a voulu sauver l'âme et laisser mourir le corps, cette apparence humaine que nous aimons tant, qui semble l'homme et ne fait que le cacher (1). »

« Dieu ne veut pas que nous nous attardions à la terre et n'y fait passer que des semblants de bonheur. La Providence a sur nous d'inexplicables desseins. Des croix au bout de tout (2).»

Sa douleur après la mort de son frère fut chrétienne et toute pétrie d'espérance : il lui semble au début de cette disparition essentielle avoir vu mourir toutes ses affections, et volontiers « mourant d'envie de tout ce qui est céleste » elle n'eût plus aspiré qu'à trouver dans sa poitrine ce souffle qui vient le dernier, ce souffle des mourants qui porte l'âme au ciel » (3). Mais elle comprit vite que les « chagrins ne dispensent pas des devoirs » et le devoir pour elle consistait à poursuivre sa vie, comme si quelque immense déchirure ne l'eût pas brisée. Elle demanda à Dieu de

(1) Lettre à Louise de Bayne.
(2) Lettre à Antoinette de Boisset.
(3) P. 292.

lui ôter sa plainte, et de la « soutenir dans le silence ». Recueillie dans le souvenir de ce frère qu'elle a tant aimé, évoquant tout ce qui fut lui, elle continua à noter sa vie, pensant que désormais elle n'y pouvait plus mettre que ses « larmes, ses souvenirs, ses regrets, de ce qu'elle a le plus aimé » (1).

Elle comprit mieux qu'une autre l'éloquente et douloureuse puissance de la voix des tombes. Mais comme dans sa douleur elle reste vraiment humaine et surnaturelle à la fois, humaine par sa détresse, par les cris que jette son cœur meurtri, par l'angoisse qu'elle éprouve de cette blessure cruelle, et chacun de nous se retrouve dans les plaintes qu'elle exhale pendant cette agonie de son âme. Mais combien aussi nous apparaît-elle surnaturelle, ramenant tout à Dieu. Elle fut triste jusqu'à la mort, mais le Christ, celui qui était Dieu pourtant, au grand soir de sa détresse infinie dans le Jardin de sa Passion, n'a-t-il pas dit, Lui aussi, qu'il était triste jusqu'à la mort ?

(1) P. 293.

Paris et la Nièvre.

La vie d'Eugénie de Guérin, ce fut aussi ce que nous pourrions nommer sa vie extérieure, bref intermède de voyage et d'existence mondaine, qui pendant un temps la fit vivre de la vie du monde soit à Paris pendant les deux séjours qu'elle fut appelée à y faire (1), soit dans la Nièvre, à Nevers, ou dans la belle demeure de la baronne Amaury de Maistre, sœur d'un ami de Maurice et que celui-ci aima peut-être. Elle écrit bien, mais faut-il pleinement la croire, qu'elle est plus touchée d'un chant de grive sur les genévriers du Cayla que des concerts de Valentino.

Mais Paris la charmait « avec son bruit, son éclat, son monde, son esprit, les choses qu'on ne voit pas ailleurs, ses hommes distingués, ses femmes élégantes (2) ».

« Les belles toilettes, les cheveux bouclés, mille petites jolies choses, petits riens char-

(1) Automne 1838, hiver 1841.
(2) *Journal*, p. 14.

mants et magnifiques (1) » lui plaisaient à elle, la recluse lointaine du Cayla.

« J'aime tout ce qui est élégance, bon goût, belles et nobles manières. Je m'enchante aux conversations distinguées et sérieuses des hommes, comme aux causeries, perles fines des femmes, à ce jeu si joli, si délicat de leurs lèvres dont je n'avais pas l'idée. C'est charmant pour qui se prend aux apparences, mais je ne m'en contente pas. Le moyen de s'en contenter quand on tient à la valeur morale des choses (2). »

Si l'on en croit Barbey d'Aurevilly, Eugénie de Guérin, mêlée par ses relations avec les de Maistre, au monde le plus élégant et le plus cultivé, fut parisienne elle aussi. Habillée chez Palmyre, coiffée à la mode, frisée, ayant quitté, comme il l'écrivait avec sa taquinerie mordante, sa coiffure de vendangeuse et fait blanchir ses mains, elle prit une part active et passagère à la vie de Paris. Mais l'impitoyable moqueur est obligé d'avouer que partout et toujours, tant il y avait en elle de vie et de distinction native, elle évo-

(1) *Lettres*, p. 243.
(2) *Mémorandum d'Eugénie*, par E. Leillos.

luait avec aisance et en imposait à chacun.

Voilà de quelle manière B. d'Aurevilly dépeignait alors Eugénie de Guérin.

« N'est pas jolie de traits et même pourrait passer pour laide si on peut l'être avec une physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme, yeux tirés par les combats intérieurs, un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel, avec une aspiration infinie, air et maigreur de martyre : lueur purifiée, mais ardente encore d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus... Mais tout, tout n'est pas consumé, et le *démon,* comme parle cette pieuse et noble fille, pourrait être encore le plus fort dans cette âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent, passionné, car le Diable de Diable à quatre trouverait là à qui parler (1). »

Ce Paris où elle voyait et recevait chez son amie les visites du Père Lacordaire lui parlant de Maurice, « ce jeune homme de tant d'espérances », où elle entendait le Père Ravignan, où le comte de Maistre lui était

(1) *Portrait d'Eugénie de Guérin*, par B. d'Aurevilly, le 8 octobre 1838.

présenté, où elle suivait les offices de Saint-Roch et de l'Abbaye-aux-Bois, où elle connut enfin Barbey d'Aurevilly, ce Paris l'enchantait, mais sans jamais attiédir ou atténuer d'ailleurs sa chaude tendresse pour la terre natale si ensoleillée et si voisine de son cœur toujours.

Le voisinage de Barbey dont elle fit la connaissance à l'occasion du mariage de Maurice et qui ce jour-là fut son voisin, séduisant et empressé, la troubla au plus intime d'elle-même, plus qu'elle ne le supposait. Elle lui donna son amitié, simplement, et dans le mirage de l'amitié profonde qui unissait Maurice à Barbey, elle se trompa elle-même sur la nature du sentiment, qui l'attacha inévitablement, malgré elle, à ce nouveau venu. Après la mort de Maurice, dans l'illusion d'un sentiment fraternel qui n'existait pas, puisqu'il était tout autre, elle lui dédie pour ainsi dire ce journal, commencé jadis pour Maurice et qu'elle continuera pour le frère de Maurice.

En 1841, sous l'égide de ce même souvenir, retrouvant chez Mme de Maistre ce compagnon de choix, l'intimité devint plus grande

entre eux, et le monde parlait même de leur prochain mariage. Quoi qu'il en soit, Eugénie quitta brusquement Paris, voyant à la fois se briser son amitié si tendre pour cette baronne de Maistre énigmatique et captivante à la fois, dont elle avait été pour ainsi dire la directrice d'âme et de conscience, et son amitié pour Barbey d'Aurevilly; on a supposé parfois qu'un sentiment partagé par les deux amies pour l'apôtre du dandysme avait été la cause de cette triple rupture.

Elle souffrit alors de voir rompues certaines amitiés dans lesquelles, sans méfiance, elle avait eu foi, elle souffrit de voir se dénouer brusquement certains liens de confiance qu'elle croyait indissolubles, elle souffrit enfin dans son cœur de femme, car elle aima et ne fut pas aimée, elle qui savait tant aimer. Cette affection qu'elle supposait fraternelle pour Barbey d'Aurevilly n'était qu'une forme de l'amour, mais Barbey d'Aurevilly passa sans voir, ou plutôt il vit, il comprit, mais il passa quand même. Eugénie de Guérin souhaita désespérément d'être belle, « elle souhaita la beauté avec la flamme de désir de Mme de Staël » : certes comme toute femme elle

avait rêvé d'être belle, mais peu à peu elle n'envia plus d'autre beauté que celle de l'âme.

Oui, l'amazone du Cayla, comme on l'a parfois appelée bien à tort, avait un cœur de femme qui souffrit du mal d'amour comme en peuvent souffrir les femmes qui savent aimer. Dans son Journal certains mots, certains passages, ont pu être interprétés comme des aveux. Toute l'énigme puissante de l'amour, ce don obstiné et presque involontaire de soi-même qui en résulte, ne se retrouvent-ils pas dans ces quelques mots ? « Je n'ai fait que l'apercevoir mais l'âme reste dans l'âme. » Et quand, bien peu de semaines après la mort de Maurice, attendant de l'ami survivant des lettres qui n'arrivent plus, qui s'espacent d'abord, pour cesser désormais, quel désarroi dans son cœur, et comme au milieu de cet abandon parfait à la volonté souveraine, on sent parfois que des rêves humains d'amour l'ont effleurée et enchantée peut-être.

« Et lui, pourquoi ne pas écrire, ton frère ? dit-elle en s'adressant à Maurice disparu. Serait-il mort aussi ? Mon Dieu, que le silence

m'effraye à présent : pardonnez-moi tout ce qui me fait peur. L'âme qui vous est unie, qu'a-t-elle à craindre? Ne vous aimerais-je pas, mon Dieu, unique et véritable et éternel amour? Il me semble que je Vous aime, comme disait le timide Pierre, mais pas comme Jean qui s'endormait sur Votre cœur. Doux repos qui me manque. Que vais-je chercher dans les créatures? Me faire un oreiller d'une poitrime humaine, hélas! J'ai vu comme la mort vous l'ôte. Plutôt m'appuyer, Jésus, sur Votre couronne d'épines (1). »

Tous ces détails achèvent la physionomie d'Eugénie et lui donnent un relief singulier.

Qu'elle ait souffert dans son cœur, qu'elle ait senti la blessure délicieuse et mortelle, elle en devient plus humaine, plus fraternelle à chacun de nous et plus voisine de nous, accessible aux mêmes maux. Et que ce cœur si bien pétri pour aimer, ait triomphé de ses désirs, de ses passions peut-être, il n'en devient que plus héroïque et plus grand. Ceux qui nous ont parlé de l'âme passionnée d'Eu-

(1) *Journal*, p. 288.

génie, ne la diminuent pas, mais il nous semble qu'ils la grandissent et l'élèvent encore. « Je bénis cent fois Dieu de ma vie retirée et tranquille, écrit-elle avec son humilité de chrétienne. Je me sens dans le cœur tout ce que vois dans les autres, le même brasier est dans tous : mais il fermente ou ne fermente pas, suivant les circonstances et la volonté (1). »

En tout cas, Eugénie quitte rapidement et sans regret « ce monde où elle n'avait fait que passer, et qui n'avait rien de ce qu'elle voudrait ». « Je le quitte aussi sans en avoir reçu l'influence, ne l'ayant pas aimé (est-ce bien sûr), et je m'en glorifie. Je crois que j'y perdrais, ce que ma nature a de meilleur en elle restant ce qu'elle est sans mélange (2) ».

Son infaillible bon sens lui révélait l'exacte vue des choses et sa nature robuste et disciplinée, maîtresse d'une volonté demeurée droite, pénétrée de sang-froid, était bien sans mélange. Quoi qu'il en soit, cette part mondaine et accidentelle de sa vie n'ajouta rien à son talent et n'ajouta qu'à ses souffrances. La

(1) *Lettre à Mme de Maistre.*
(2) *Mémorandum d'Eugénie de Guérin.*

rupture de certaines amitiés ne fut pas l'un de ses moindres chagrins, car elle jouissait si profondément de l'amitié ! Ecrivant un jour une admirable prière, élan mystique vers Jésus agonisant, écrivant ses litanies de la tristesse qui se déroulent comme une gamme de la douleur, l'une des suprêmes douleurs dont elle plaint le Christ Jésus d'avoir pâti, n'est-elle pas d'avoir été *renié* par ses amis ?

*
* *

En résumé, quelle fut la vie d'Eugénie de Guérin, et vécut-elle, même si vivre n'est qu'un assemblage de faits extérieurs, qu'une suite variée de déplacements, qu'un changement de place et de séjour dans l'unique préoccupation de plaisirs et de goûts satisfaits ? Non, vraiment, cette femme qui mourut proche de la cinquantaine, ne vécut pas. Son existence eût mal occupé, je ne dis pas une année, mais une saison d'une mondaine de notre époque. Ses déplacements à Paris et dans la Nièvre, une saison dans les Pyrénées, quelques visites aux parents de Gaillac et d'Alby ou aux voisins de province et puis ce

fut tout. Et pourtant Eugénie de Guérin dont la vie se passait à l'église, auprès des malades et des malheureux de son village, ou sur la terrasse de son petit château, beaucoup dans la cuisine et beaucoup dans sa chambre, vécut pleinement sa vie, car l'existence de cette vieille fille fut un perpétuel don d'elle-même, dans le renoncement accepté de toute joie personnelle, sans aucun retour sur elle-même. De la fiancée, de l'épouse, de la mère elle ne connut aucune des joies, et ce cœur qui eût si parfaitement aimé, se ferma délibérément aux amours imparfaits, à ceux qui souvent aussi donnent un peu de joie et de bonheur. Sa vie peut se résumer d'un mot. La vie pour les autres, pour les orphelins sans mère auprès de qui elle avait résolu de remplacer la tendresse maternelle disparue, pour les frères et sœurs plus jeunes ou souffrants, désemparés par le deuil du foyer, ou blessés aux épines de la route, pour tous les siens, pour ses amis, pour les pauvres, les déshérités, pour la défense d'une mémoire fraternelle bien-aimée, pour tous en un mot, hormis pour elle-même.

Eugénie de Guérin au sujet des siens et de

sa famille écrit : « Les chroniques de notre maison nous disent d'origine vénitienne » : et elle aligne sans forfanterie comme une constatation toute simple les preuves de sa noblesse. Eugénie, la vraie descendante de ces grands maîtres de Naples, de ces Guarini d'Italie, la véritable et lointaine petite-nièce de ces cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, ne fut pas la petite châtelaine brodant quelque ouvrage dans la grande salle du modeste castel, échangeant quelques visites avec les familles également pauvres et nobles du Languedoc, où la parisienne un instant brillante, choyée du salon de Mme de Maistre, habillée chez Palmyre, la vraie patricienne, fut peut-être cette sauvage, cette solitaire, cette provinciale, nous allions dire cette *paysanne* dans le sens où ce mot a conservé toute son ampleur et tout son enseignement, si rudement jugée par Barbey « avec sa coiffure de vendangeuse et ses mains hâlées ». Car cette femme à la main toujours tendue, au cœur largement ouvert, égale à toutes les épreuves, montra vraiment de quelle race et de quelle âme elle était.

Et de grands enseignements se dégagent

d'un tel exemple. D'abord elle accepte sa vie, non pas celle qui lui plaît, celle qu'elle eût choisie peut-être, mais celle que les événements et les circonstances, celle que la Providence lui ont imposée, et elle la remplit pleinement, et sa récompense est d'y trouver sa joie. Il était dans sa nature, dit-elle, d'être heureuse loin du monde et de ses plaisirs, estimant qu'elle n'avait nul besoin de courage pour jouer son rôle, puisant dans son amour de la famille et du foyer le contentement de sa vie propre.

« Si bien des choses nous manquent, celles dont nous jouissons sont bien douces et j'en bénis Dieu tous les jours, tous les jours je me trouve heureuse d'avoir des bois, des eaux, dés prés, des moutons, des poules qui pondent, de vivre enfin dans mon joli et tranquille Cayla avec une famille qui m'aime. Qu'y a-t-il de plus doux au monde (1)? »

La pauvreté et le malheur, « héréditaires dans sa famille », ne la rebutaient pas. Alliant autour d'elle ces deux grandeurs qui se sauvegardent l'une l'autre, la noblesse et

(1) P. 126.

la pauvreté, elle acceptait simplement les obligations souvent un peu rudes qui en découlaient. Ce qui montre le mieux peut-être la vraie beauté et la vraie grandeur de cette femme c'est que sa vie modeste ne la fit pas souffrir. Elle ne souffrit ni des côtés restreints de cette existence, ni de la simplicité de certaines habitudes, ni de la monotonie apparente de ses jours, ni du cadre modeste dont elle était entourée. Elle n'a pas souffert de tant de médiocrité apparente, car elle n'était pas médiocre elle-même. C'est qu'en réalité son horizon était immense et sa vie intérieure se déroulait dans la contemplation du plus merveilleux paysage moral qui fût. On demeure surpris auprès d'elle de toute l'ampleur de vues que donne à certaines âmes bien trempées l'étroitesse apparente de certaines vies. Elles y puisent avec cette science parfaite de la maîtrise de soi une perception plus étendue de la réalité et de la vérité des choses.



L'emploi de la vie.

Eugénie de Guérin eut enfin un sens très profond, une conception magnifique de la beauté et de l'emploi de la vie. La vie est une chose admirable et sérieuse que nous avons pour devoir d'occuper et de remplir. Le talent que le père de famille a confié à chacun de ses enfants doit fructifier et ce but justifie tous nos efforts et toute notre activité. Eugénie de Guérin connut des douleurs, des déchirements, des détresses, mais l'ennui, cette sensation décevante qui annihile, qui neutralise et qui dissout, lui demeura inconnu, hormis cet ennui sacré qui n'était chez elle qu'une des formes de cette soif du devoir dont elle était tourmentée. Elle était en bons termes, en termes amicaux avec la vie et voilà bien le critérium auquel on distingue le plus sûrement peut-être les natures équilibrées. Et le perpétuel malaise de Maurice, cette demi-rancune qu'il semblait conserver contre la vie demeurait une des préoccupations d'Eugénie.

« Rien ne me faisait plus de peine que de le voir si mal avec la vie. Tu vois comme elle est plus douce quand on sait la mener. Le passage n'est pas si pénible qu'on le dit et chaque jour apporte sa douceur (1). »

Inquiète de voir Maurice se plonger trop souvent dans la rêverie, dans un monde idéal, et s'occuper trop peu de celui où il se trouve, elle lui rappelle que tout homme a pour rôle d'agir et de se mouvoir en se mettant bien en face des réalités et des contingences d'ici-bas : « On doit avoir des rapports étroits avec la société : c'est là du moins le but de l'éducation que tu as reçue. Suivant les goûts qu'on y apporte, on y trouve son bien-être ou son malheur (2). »

On devine la réponse grave et sérieuse qu'elle dut adresser à son frère, quand, un jour, dans une de ses lettres (3), il lui posa cette question : « Que penses-tu de la vie ? Où places-tu ton plaisir et ta jouissance ? »

Eugénie envisageant « la vie comme une tâche sacrée dont il faut répondre » s'appli-

(1) P. 17, *Lettres* et lettre du 18 mai 1829.
(2) Lettre du 3 février 1829.
(3) 7 janvier 1829.

quait à en dominer le flot mouvant. Elle craignait de trouver perdu le temps qu'elle consacrait à écrire, car on doit compte à Dieu de chacun de ses instants. « Et pourtant c'est mon signe de vie que d'écrire comme à la fontaine de couler. » Mais elle ne cédait jamais à son besoin et à sa fantaisie d'écrire si quelque devoir ou quelque occupation nécessaire l'occupait ailleurs.

Son frère, trop averti, d'un sens littéraire trop affiné pour ne pas subir le charme qui découlait des écrits d'Eugénie de Guérin, l'engage non pas dans la voie des lettres proprement dites, mais lui conseille au moins de cultiver sa faculté d'écrire.

Que ne compose-t-elle, puisque l'idée lui en est venue, tout un recueil de poésies pour les enfants. Eugénie avait un instant songé à publier ce qu'elle nommait elle-mêmes ses *Enfantines;* elle ne poursuit pas ce projet, non pas, comme Maurice le crut un instant, sur les injonctions sévères des Missionnaires, mais parce que, d'elle-même et par scrupule de vertu, elle résolut de s'abstenir. Faut-il regretter une telle abstention? Mais la poésie, chez elle, n'émanait pas de ses vers, sans

éclat, mais jaillissait de son cœur, et s'exprimait en paroles exquises dans les contours d'une prose personnelle et délicieuse. Son père avait adressé un jour à des voisins qui en avaient été charmés, quelques poésies d'Eugénie. « Un peu de vanité m'en était venue, confie-t-elle à son Journal, elle est tombée dans ma couture. »

« J'aime mieux toute ma vie faire des bas que des vers inutiles, quand on pense au compte que nous aurons à rendre à Dieu, de toutes nos actions, de tous nos moments, il y a de quoi penser à l'emploi qu'on en fait. La vie est si courte pour gagner le ciel que chaque moment perdu vaut des larmes (1). »

Et quand certaines velléités d'amour-propre littéraire surgissaient en elle, suivant sa pittoresque expression, elle y mettait bon ordre en « tombant dans sa couture », si bien qu'à la fin elle renonça définitivement à la poésie.

« Mais le sacrifice m'a d'autant plus coûté, qu'en abandonnant la poésie, la poésie ne m'a pas abandonnée, au contraire.... Éteignons,

(1) Lettre 1834, p. 56.

éteignons ce feu qui me consumerait pour rien. Ma vie est pour Dieu et pour le prochain, et mieux vaut pour mon salut un mot de catéchisme enseigné aux petits enfants qu'un volume de poésies. » Eugénie de Guérin apparaît tout entière dans ces quelques lignes.

La pensée de la mort, de la vie à remplir, du bien à faire, du travail, « soit de tête, soit des doigts, c'est bien égal aux yeux de Dieu » ne l'abandonnait jamais, car elle fuyait et redoutait comme un danger et un malaise « les jours vides, inutiles, perdus pour le ciel. »

Quand on poursuit les phases si monotones en apparence d'une telle vie, on songe à toutes les heures de silence qui l'envahirent, et le silence qui se transforme en méditation ou en réflexion, qui permet d'approfondir les choses ou de refouler les élans trop prompts de la nature, les joies trop personnelles et les souffrances trop intimes, le silence apparaît alors comme une force singulière et comme une qualité féconde pour le bien.

Et dans les confidences si douces et si rayonnantes de sa pensée, qui parait se livrer entière au cours de ses écrits, comme il est

aisé de surprendre chez Eugénie l'influence et la vertu propre de ce silence! « J'aime mieux me taire que de me plaindre », a-t-elle écrit, et quelle puissance de réserve et de retenue dans cette formule si éloquente et si brève.

« Tout ne se dit pas. Que sert? »

Que sert en effet de livrer en pâture à la curiosité, à la pitié ou aux railleries d'autrui, l'intime de son cœur et de soi-même?

Songe-t-on parfois aux silences qui enveloppent certaines vies? Que cachent-ils de grandeur ou de néant, de valeur ou d'insignifiance, de vertu ou d'infamie, de laideur ou de beauté? Songe-t-on à la profondeur de ces silences posthumes, qui laissent dans l'ignorance ou l'oubli des hommes, tant d'êtres, tant d'œuvres et tant de faits qui eussent mérité la lumière? Les *Lettres*, le *Journal* d'Eugénie de Guérin, étaient en principe voués à l'un de ces oublis qui s'appesantissent comme le suaire, séparant à jamais la mort de la vie, si d'heureuses circonstances ne l'eussent à jamais rompu. Qui sait les silences que nous côtoyons, et tout l'inconnu mystérieux qu'ils nous cachent à jamais? Qui sait

toute la noblesse et toute la beauté de certaines âmes silencieuses ?

Tout dernièrement un écrivain d'un très noble talent donnait à son livre étrange et poignant à la fois, dont la trame se déroule dans un cadre bien voisin de celui où se passa l'existence d'Eugénie de Guérin, ce titre : *Ascension,* et vraiment ce mot résume ainsi les pages où se trouvent consignées, comme en un reliquaire mystique, les pensées de cette femme admirable. Toujours plus haut, plus haut aujourd'hui qu'hier, plus haut demain qu'aujourd'hui, telle fut la devise de cette âme qui planait si loin des mesquines et basses compromissions de la vie, et qui pourtant, accueillante et accessible, se mêlait sans effort aux besognes les plus humbles et les plus modestes de cette même existence.

Conclusion.

La vie d'Eugénie de Guérin, bien étudiée et comprise, fut en résumé le modèle parfait d'une vie de femme à la campagne. Et tant d'œuvres actuelles qui exaltent aujourd'hui sous toutes les formes, le Retour à la Terre, depuis celles qui ont pour objet les industries rurales, l'aiguille à la campagne, le travail au foyer dans les campagnes, jusqu'à celles qui se cantonnent dans l'enseignement ménager proprement dit, pourraient avec profit approfondir les enseignements qui se dégagent d'un tel exemple.

Elle avait toutes les belles et grandes qualités de la femme forte, le respect des croyances, le courage, la foi, le dévouement, l'abnégation, le sens des responsabilités et du devoir. Elle aimait la terre natale et la fit aimer, non seulement de son vivant par son exemple admirable, mais encore après elle, par l'éloquent plaidoyer de ses livres. Elle fut présente et permanente auprès de ce sol

dont elle pratiquait et enseignait l'amour. Elle prit sa part personnelle de cette vie rurale qui l'entourait. Elle fut l'aide, l'âme, la compagne, l'associée, la conseillère, la directrice, la consolatrice, l'ouvrière tour à tour, et la gardienne du foyer domestique. Dans cette présence réelle à la terre qu'elle pratiquait comme un devoir d'état, comme la condition première de ce patronage rural qui était le sien, elle avait senti qu'une mission lui incombait. Elle l'accomplissait d'instinct sans faire peser sur personne le poids toujours un peu lourd à porter d'une gratitude pour un devoir accompli, ou pour un service rendu. Elle était celle que l'on rencontre toujours, souriante et douce aux joies comme aux douleurs de chacun, celle qui se donne et qui donne à ceux qui souffrent et aux pauvres, sans intermédiaire et personnellement.

Elle avait ainsi gagné la confiance des travailleurs des champs : comprenant et pratiquant la noblesse et la beauté des vies passées dans l'humilité des tâches quotidiennes, elle aima les petits et les pauvres et fut aimée d'eux. Elle aima ceux que trop

souvent personne n'aime, et fut aimée de ceux qui trop souvent n'aiment personne ou peut-être n'ont personne à aimer.

Voilà pourquoi son exemple est si rempli d'enseignements. Mais en approfondissant cette vie, il semble vraiment qu'au travers de l'âme si délicate d'une seule femme, on voit apparaître l'âme généreuse et tendre, l'âme forte et profonde, l'âme « innombrable » de milliers d'autres femmes, vouées à une tâche sociale dont elles savent la grandeur, éprises du rôle qui leur incombe, allant avec une ardeur que rien ne rebute, aux tâches les plus modestes, toujours égales et joyeuses. Tous ceux qui parlent du rôle social de la femme pourraient voir en Eugénie de Guérin le plus parfait des précurseurs.

On raconte qu'à la fin de sa vie, Eugénie de Guérin, mourante et silencieuse, passait de longues heures allongée sur la terrasse du Cayla.

Elle regardait et elle attendait.

Elle regardait les lointains horizons qui allaient bientôt s'élargir pour elle, et faire place aux horizons éternels vers lesquels son âme n'avait cessé d'aspirer.

Elle attendait l'heure inconnue et prochaine.

Mais là encore, pendant cette attente même, elle demeurait accessible et accueillante aux petits et aux pauvres qui jusqu'à la fin gardèrent auprès d'elle leur droit d'entrée et de préséance : les enfants du village venaient, paraît-il, jouer encore auprès du fauteuil où, tous les jours, elle achevait de mourir.

Les ayant aimés, ces pauvres, ces simples, ces âmes modestes dcs champs, elle les aima jusqu'au bout.

Eugénie de Guérin apparaissait ainsi, dans sa mort, ce qu'elle fut toujours, le modèle de l'être qui se donne, intégralement jusqu'au soupir suprême.

Eugénie de Guérin fut non seulement une individualité d'exception. Elle demeure comme le type accompli, toujours actuel, et dont les exemplaires moins parfaits peut-être mais très attachants encore, se retrouvent e se perpétuent, elle demeure le type accompl du Dévouement.

Les âmes d'élite qui puisent dans les sacri fices d'hier la force des sacrifices de demain les cœurs embrasés qui réchauffent et qu

éclairent à la fois, pauvres cœurs souvent meurtris, brasiers mal éteints dont les flammes incessantes se sont alimentées de toutes les joies refusées, de tendresses ardemment désirées et délibérément rejetées, d'héroïsme et de courage journalier dans les tâches quotidiennes, trouveront en Eugénie de Guérin la sœur parfaite qui les devine et qui leur marque la voie.

Nulle, mieux qu'elle, n'a compris, dans la souffrance acceptée et dans la sérénité, nous pourrions dire dans la joie et dans la paix qui en demeurent la récompense, toute la beauté de ces vies, achevées ou non, faites de renoncement et de discipline, qui ont été des vies closes, des vies nécessaires et vies sociales.

---

es.

6
14
32
39
52
59

aine,

